

«REVENIR» LE 1ER LONG-MÉTRAGE DE JESSICA PALUD TOURNÉ EN DRÔME-ARDÈCHE

Une affaire de famille

Jessica Palud a tourné son premier long métrage dans la région (Soyons, Valence, Le Poët-Célarde...), elle devrait être présente à l'avant-première organisée par le festival De l'écrit à l'écran de Montélimar, le dimanche 22 septembre à 16h à l'auditorium Petrucciani. Quelques questions avant sa venue.

Une nomination aux Césars 2018 et une quarantaine de prix pour votre court «Marlon», le prix du meilleur scénario en sélection Orizzonti du festival de Venise 2019 pour votre 1er long métrage... vous faites une entrée remarquée en réalisation. Vous vous y attendiez ?

On ne s'y attend jamais. D'être sélectionnée à Venise, c'était déjà incroyable, j'avais presque oublié que c'était compétitif (environ 2 000 films vus, une vingtaine sélectionnés). Quand on vous rappelle pour revenir à Venise recevoir un prix, c'est donc magique !

Pouvez-vous résumer votre parcours dans le cinéma ?

J'ai commencé par la régie. Continué comme assistant réalisation pendant 8-9 ans : sur «The dreamers» de Bertolucci, «Marie Antoinette» de Sofia Coppola... et de Français, des films plus intimistes comme Eric Lartigau («L'homme qui voulait vivre sa vie»), Diastème («Le bruit des gens autour») et Philippe Lioret («Je vais bien, ne t'en fais pas», «Welcome», «Toutes nos envies»).

Un scénario écrit à 3 avec Philippe Lioret et Diastème, et une adaptation d'un roman, celle de «L'amour sans le faire»

de Serge Joncour... Comment travaille-t-on ?

Ça arrive très souvent qu'on travaille à plusieurs sur un scénario. C'est moi qui ai proposé le roman à Philippe (Lioret, NDR), j'avais craqué sur le roman, j'ai pu obtenir les droits, ai rencontré Serge Joncour qui était touché, me semble-t-il, que cela soit une jeune réalisatrice (37 ans, NDR) qui s'en empare. Et Philippe m'a dit : «Je te produis».

Avez-vous été fidèle au texte ?

C'est une adaptation très, très libre, et ça n'a pas dérangé Serge Joncour, il était à Venise et il a adoré le film. C'est une histoire très belle, un roman très littéraire, mais court, et il fallait remettre de la dramaturgie, reconstruire l'histoire dans un film plus actuel, plus moderne, dans quelque chose de plus social.

Vous avez trouvé tous vos décors en Drôme-Ardèche ? Le paysage devait-il lui aussi jouer un rôle ?

On avait écrit pour la région Auvergne-Rhône-Alpes et on a décroché cette Région en coproduction, donc c'était super ! On a tourné fin août 2018. Principalement dans une ferme du Poët-Célarde. Dieulefit, la forêt... plus quelques scènes à Montélimar (hôpital), Soyons, sur le pont Mistral. La campagne dans les films français est souvent assez plate. Et c'est un décor qu'on a moins l'habitude de voir.

C'est une histoire assez dure, et j'avais envie de soleil, de montagnes pour que le film ait une image lumineuse.

Est-ce facile de diriger Niels

Schneider et Adèle Exarchopoulos ?

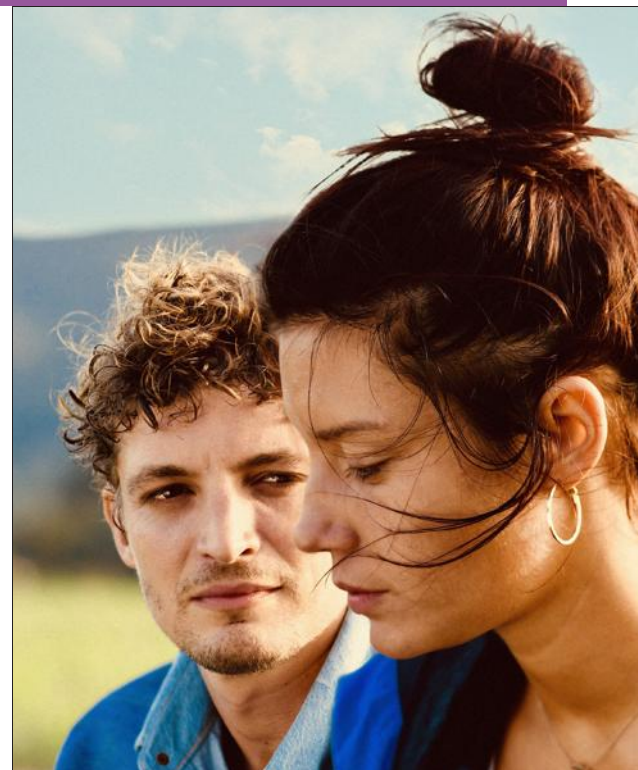
Ce fut un tournage intense (4 semaines), ils avaient beaucoup aimé «Marlon» et ils m'ont fait confiance. Ils ont été incroyables et on a été un trio. Tous les deux ont une manière différente de travailler. Adèle a encore quelque chose de très sauvage, d'instinctif, quelque chose de très vrai dans son jeu, c'est une jeune mère dans la vie et c'était la première fois qu'elle en jouait une... Quant à Niels, son personnage n'a plus rien à voir avec ce monde, et Niels, à la caméra, il a quelque chose de très fort et de très mystérieux.

Ce fut peut-être plus compliqué avec un enfant de 6 ans et demi...

Sur la centaine de gamins auditionnés, moi, je voulais tourner avec Roman Coustere-Hachez dont c'est le premier film, il a une personnalité assez forte, et il nous a demandé beaucoup d'énergie, mais je suis très contente de sa prestation et de l'avoir choisi avec ma directrice de casting Stéphanie Doncker. Lors du tournage, je ne devais pas perdre la concentration sur lui. J'ai voulu garder toute sa spontanéité, faire en sorte qu'il ne surjoue pas. Du coup, il n'a jamais eu le texte, je lui lisais au fur et à mesure, lui racontais, et ça a fonctionné. Si on épuise trop un enfant, il est de moins en moins bon.

On imagine beaucoup de huis clos, des rôles hyper écrits, un gros travail sur la lumière. On se trompe ?

Il faudra écouter les silences...



Niels Schneider et Adèle Exarchopoulos interprètent les rôles principaux. Ne rêvez pas, ils ne viendront pas à Montélimar, mais la réalisatrice, si ! Le film sera présenté en avant-première en partenariat avec Auvergne Rhône-Alpes Cinéma. © Thierry Valletoux

Huis clos, oui, mais au delà, on tourne autour de Thomas (Niels) qu'on suit d'un endroit à l'autre.

Sinon, le film n'est pas tant dialogué que ça, il travaille avec des non-dits et des silences, et beaucoup de choses se disent dans les silences.

Pour la lumière, malgré toutes les contraintes, Victor Seguin, le chef opérateur a obtenu une image lumineuse avec «quelque chose de simple». C'est un «petit film» avec 4 personnages (le 4e étant Patrick d'Assunção), mais j'ai fait attention à tout.

«Ne pas pouvoir s'aimer, c'est plus fort que s'aimer vraiment» dit votre productrice Marielle Duigou...

Oui, tout à fait. Le film porte vraiment le titre : «Revenir». C'est une famille dont les membres sont tous abîmés, écartelés, ils ont leur secret, leur honte. Comment vont-ils réussir à se reconstruire et à s'aligner, à s'aider et à aller mieux ensemble, à pardonner. Demain, il ne fera pas forcément grand soleil, mais en tout cas, sur ces 4 jours, ce sont des gens qui se sont aidés, cela leur a redonné de

l'espoir.

En quoi votre direction artistique est-elle singulière ?

C'est un peu compliqué à décrire. Malgré une histoire universelle, l'histoire n'est pas commune, c'est un film réaliste qui a une patte. On me dit souvent qu'il «ne fait pas français», plutôt nordique. Je recherche pas mal de photos, de références, des choses qui me touchent, et je travaille avec une équipe pour qu'il n'y ait pas de fausse note.

Quelles sont vos références côté cinéma ?

Ce ne sont pas forcément des références pour ce film. Je suis une grande fan de Kore-Eda («Nobody knows»), j'aime le réalisateur James Gray, le film «Oslo 31 août» de Joachim Trier...

Pourquoi autant de temps entre le tournage (été 2018) et la sortie (29 janvier 2020) ?

Les distributeurs laissent souvent vivre un premier film avant sa sortie, qu'il soit accompagné et présenté dans des festivals. Ainsi d'autres que Venise se profilent comme l'celui de Namur (Festival international du film francophone, 27/09-04/10).

Propos recueillis par L.O.

➤ **Le pitch de «Revenir»**

C'est la ferme où Thomas est né. A 35 ans, il revient du Canada après 12 ans d'absence, parce que son frère n'est plus et sa mère est en train de l'imiter. Thomas y retrouve son père, avec qui rien n'a jamais été possible, et tout ce qu'il a fui. Et y découvre Alex, son neveu de six ans, et Mona, sa mère incandescente.



Lors du tournage à Soyons.